L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureau, No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 31 DECEMBRE.

Premières Représentations.

Comédie-Française.

L'AMI FRITZ,

Comédie en trois actes et en prose

De MM. Erckmann-Chatrian.

La campagne dirigée contre la pièce de MM. Erckmann-Chatrian n'a pas, comme on semble le croire, été sans résultat.

A la vérité, on n'a pas sifflé, on ne s'est point battu, personne n'a couché au poste au sortir de la comédie. En un mot, la cabale a avorté, ou s'est d'elle-même réalisée au silence. Mais de tant de bruit fait autour de *l'Ami Fritz*, il s'était dégagé un effet moral dont on ne me paraît point se rendre suffisamment compte : l'attention a été surexcitée à tel point que le jugement de la plupart des spectateurs en a été sensiblement faussé. On a écouté une idylle avec la disposition d'esprit qu'il eut fallu avoir pour entendre le *Mariage de Figaro* ou le *Roi s'amuse*. On a oublié un instant que *l'Ami Fritz* était tiré d'un recueil de Contes, et l'on semblait croire que c'était au théâtre des *Romans nationaux*. En outre, la personnalité des auteurs a refoulé les personnages de la fiction au second plan. On voulait des secousses violentes, le spectacle de la lutte; on a eu des émotions douces, tranquilles et l'image de la vie placide du riche paysan alsacien.

Soyez en sûr, c'est l'explication du désappointement, et—pourquoi ne pas dire le mot franchement,—de l'ennui de certains auditeurs. La bonne foi n'est pas en jeu : c'est très sincèrement que l'esprit de ceux dont je parle a été médiocrement satisfait. Ils étaient surchauffés et l'atmosphère de la scène leur a paru très froide. Tous les hommes du métier, tous ceux qui ont pratiqué ou étudié le théâtre comprendront cette observation : ce n'est pas seulement par ses bravos que le public assure le succès d'une pièce, c'est aussi par la nature des sentiments qu'il apporte à l'audition.

Quand on assiste à une *première* de l'auteur de la *Fiste de Noces*, on se dit : "Nous allons entendre des choses un peu vives," et Dumas, non-seulement à cause de son immense talent, de son éclatante autorité, mais aussi en vertu de l'habitude, peut se permettre telle hardiesse qui choquerait venant d'un autre.

Eller on a été désappointé de trouver devant soi l'Paul et Virginie, quand on s'attendait à voir le comedit de 1813.

Notre premier soin, à nous, quand nous écoutons une œuvre d'imagination, c'est de nous mettre au *diapason*.

Nous nous préparons de façon diverse à entendre les tendresses de la symphonie pastorale de Beethoven, et les déchirements de la *Damnation de Faust*.

Nous savions que *l'Ami Fritz* était un paysage; nous n'avions point souhaité un tableau de bataille.

Et dégagé de ses impressions parasites, de cet idéal trompeur, ou de ces aspirations gênantes, nous nous sommes singulièrement intéressé à ces scènes de mœurs simples, qui avaient le piquant de la sincérité naïve; nous nous sommes laissé prendre à cette séduction contraste, de l'exotique, et nous aussi, de la meilleure foi du monde, nous avons goûté plaisir, là où d'autres ne rencontraient que déception.

Que la perfection de l'interprétation, que la fraîcheur des décors, l'art exquis de la mise en scène aient leur large part dans cet enchantement, c'est possible, c'est même certain; mais qu'importe! L'illusion et l'effet scéniques résultent toujours d'un ensemble de combinaisons artistiques, surtout dans les œuvres dont la forme n'est pas, comme dans un des chefs-d'œuvre classiques, tellement objective qu'elle réunme et absorbe en elle toutes les autres instructions.

Donc, à part quelques longueurs, à part quelques exagérations de couleur locale, la comédie de MM. Erckmann-Chatrian est un doux et gracieux divertissement pour ceux qui ne goûtent pas le théâtre à l'unique développement des passions violentes et aux uniques combinaisons d'escamotage dramatique.

Un de mes confrères, fort mal impressionné par la représentation, et dont l'opinion loyale était certes de nature à susciter en moi des doutes sur mon propre sentiment, car je ne suis guère d'esprit plus fin, plus aigu et plus délicat, me disait : "Vous verrez, quand vous aurez la plume en main pour faire votre analyse, ce qui restera de ces trois actes vides et sans intérêt."

Eh bien, je suis déjà à sept ou huit heures de distance du moment où le rideau est tombé; me voici la plume en main, loin ces caresses de la voix humaine et du trompe-l'œil des décors, et je subis encore ce que George Sand a appelé la *douce ivresse* du spectacle rustique.

Ma plume pourra-t-elle décrire les tableaux que je vous encore se reproduire devant moi avec tout leur coloris? Je ne sais, cher confrère, mais ce ne serait, tous cas, qu'impuissance d'exécution, et non indigence ou faiblesse des souvenirs.

Je revoit d'abord ce pittoresque intérieur de Fritz Kobus tout rebondissant de bons et vieux meubles achetés par le papa Zscharnss, des porcelaines et du linge acquis par la maman Kobus, deux braves gens qui n'ont laissé à leur fils qu'une seule chose à faire : jouir du bonheur amassé par leur tendresse.

Aussi, comme Fritz exécute ri lelement ce programme!

Bien manger, bien boire, bien dormir, voilà son occupation, sans compter la perception des fermages toujours apportés régulièrement. Avoir toujours la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds, voilà son hygiène. Quant à sa sagesse, elle a une formule très nette: Kobus écrite ces trois choses: 1 devenir trop gras; 2 prendre des notions industrielles; 3 se marier."

Avec cela on vit vieux comme Mathusalem et heureux comme.... les comparaisons manquent.

S'ensuit-il que Kobus soit un égoïste?

Mon Dieu, non!

Il sait encore à l'occasion donner cinquante sous pour faire le bonheur des autres.

Et il a quatre vrais amis—Quatre, ce n'est pas peu!

Nous les voyons réunis à la table de Kobus, pour la fête du maître du logis.

C'est d'abord le rabbin David Sichel, le plus grand arrangeur de mariages qu'on ait jamais vu dans ce bas monde, et qui aurait déjà marié Fritz si l'ami Fritz n'était le plus endurci de tous les célibataires.

Puis le gros percepteur Hanezo, Frédéric, l'arpenteur, et enfin Josef, le bohémien, un violoniste que Fritz avait tiré un jour des griffes de la loi, la seule ne se contente pas des mélodies jouées en plein vent et demande aux musiciens leurs papiers en règle.

Ils sont donc là les quatre amis joyeux, gais de cette gaieté que renferme et dégage le vin des excellentes caves. On parle de ceci, de cela, et même du mariage, car ce sujet là, l'enragé David Sichel le ramène à toute occasion sur le tapis. Toutes ses homélies, tous ses sermons sont notés sur l'air de *"Gai, gai, marions-nous!"*

Parfois pourtant le ton du rabbin s'élève et alors les théories sur le mariage prennent dans sa bouche une vigueur, une éloquence entraînantes. Toute la salle s'applaudi—même les célibataires et les victimes du mariage—ces paroles saines et sévères : "Le premier des devoirs est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants, d'élever d'honnêtes gens et de transmettre à d'autres le dépôt de la vie qui nous a été confié."

Mais en pareille matière, le meilleur sermon est encore celui qui sort des yeux de la jolie blonde qui se fait aimer.

Aussi, où le rabbin a échoué vingt-quatre fois, la mignonne Suzel, la fille du fermier Christel, réussira d'emblée.

Oui, Kobus est allé jusqu'à exploiter Christel, et ma foi, il est resté là les quinze jours sans savoir pourquoi.

C'est Suzel qui l'attache à la même place, sans que Fritz puisse ou veuille encore découvrir en son cœur la vraie raison de son séjour. Il met tout sur le compte de l'estomac.

On est si bien soigné chez Christel!

Il y a de si bon lait, de si bon beurre, de si bon radis, de si bons beignets!

Et les cerises! Il est si agréable de les recevoir de la petite main de Suzel qui, monteé à l'arbre, les cueille et les lance en souriant à son maître.

Certes la reconnaissance de l'estomac est un lien : dépendant il faut bien arriver à reconnaître qu'un autre, plus fort, le rattache à la ferme; même quand l'estomac n'a plus rien à dire, il y a autre chose qui parle en l'ami Fritz : c'est le cœur.

Aussi, quand il est bien convaincu qu'il est amoureux, il fuit;

Il fuit! mais semblable au faon qui bondit en emportant la flèche piquée dans son flanc, Fritz apporte avec lui dans sa maison le souvenir de Suzel.

Et dès lors, plus de gaieté, plus de lippées, plus de sommeil.

La farouche bonne seule retient encore l'ami Fritz. Hélas! ses principes aussi hautement proclamés pendant quinze années! se marier à la barbe de ses amis célibataires! Fritz ne s'y peut résoudre. Aussi, pour précipiter le dénoûment, le rusé rabbin imagine d'ébauchir un mariage pour Suzel.

Il faut que Kobus se décide.. Entre l'avenir propre du pauvre et l'aisance de l'avenir, le choix est fait enfin : le propriétaire demande la main de sa fermière. Et pourquoi pas? On a vu souvent des princes épouser des bergères.

La fermière ne résiste point,

Je vous donne donc à penser si le rabbin est content. "Aimes-vous, aimez vous! s'écrie-t-il, car Dieu est amour! Aimez-vous! car il nous faut des enfants pour refaire la patrie!"

Et l'on prétend que l'action fait totalement défaut!

Ce n'est donc rien que le spectacle de cette bataille gagnée, par David Sichel, sur l'égoïsme ou plutôt sur la faiblesse de l'ami Fritz! Oh! la bonne guerre, au contraire, et le bon combat!

Avec quel intérêt on en suit les divers incidents!

Ce n'est pas un roman national, mais c'est le roman éternel de la nature. C'est celui qu'ont écrit Théocrite et Longus, Virgile, le Tasse, Shakespeare, Ruan, Bernardin de Saint-Pierre, Goessner et Gœthe, enfin Mme Sand.

Pourquoi ne pas le transporter sur la scène, en raison, dans toute sa simplicité?

Parbleu! on n'eût pas pour cela été chercher une expédition de Eccambolo contre le cadet d'un bourgeois, mais on peut être surpris à moins.

Je ne pense pas de remettre au théâtre ce drame qui n'a que deux scènes : les amours et la mort de Paul et Virginie!

Ah! encore une fois, le public était mal préparé aux émotions douces.

Il y aura réaction même chez les plus réfractaires, surtout quand on aura démondé l'œuvre de quelques détails surabondants, et enlevé quelque peu des choses exceptionnelles qui chargent trop l'atmosphère. Il suffira pour cela de laisser circuler plus librement l'air de la ferme des Mamanges, tout embaumé de fleurs et de foin, tout vibrant des chansons villageoises et tout imprégné d'amour et de vertu.

Sur quoi l'on est, en revanche, unanime, c'est sur tout ce qui touche à l'interprétation et à la mise en scène.

Et dans quel cadre se meuvent tous ces artistes?

Je n'ai jamais discuté une résistance contre les arrêtés de M. l'administrateur général de la Comédie-Française qui cède trop à son tempérament d'artiste et de peintre, et se laisse entraîner à des prodigalités de mise en scène.

J'ai peur que le public devienne trop exigeant et qu'on l'accoutume à un luxe trop coûteux. Toutefois, cette réserve formulée, on ne peut s'empêcher d'admirer le goût, la science de M. Perrin.

Et lorsque rien ne laisse à désirer, voilà-t-il pas que la musique pénètre en pleine Comédie-Française, sous la forme mélodique la plus touchante! Quelle inspiration que celle de ce chœur noté par M. Marechal sur un vieux refrain de l'Alsace!

En vérité, en vérité, je vous le dis, tout cela est bon à l'âme, et si la politique n'était venue se fourrer dans l'affaire, c'eût été la fête de la concorde, la communion des âmes!

J'allais dire bien des choses encore.... mais voilà que sous mes fenêtres, un fonfaniar trompette l'air de l'*Amen d'Amanda*.

A ce rapprochement, il me semble que ma cause est gagnée.

Parisiens mes frères—comme dirait David Sichel—et vous aussi célibataires endurcis, pour lesquels M. de Lavergne a publié sa désolante statistique sur la dépopulation de la France, allez, allez à la Comédie-Française, et, par vos bravos, prouvez au monde qui nous regarde que nous savons opposer aux refrains bachiques de la prostitution, le spectacle moral, consolant, de l'amour pur et de l'art honnête.

HENRI DE LAPOMMERAYE.

FEUILLETON.

PIERRE DONNADIEU

Par Aimé Dollfus.

DEUXIÈME PARTIE.

XI—Suite

On mena Robert de Neuil au cimetière du village, au pied de la vieille église, d'où la vue s'étend sur le cours de Rhône. Quand la bière fut descendue dans la fosse on pria Roland de prononcer quelques paroles sur la tombe de son ami, de son compagnon d'armes. Il refusa. Un vieux médaillé de Sainte-Hélène, adjoint au maire, se dévoua et parla des guerres de l'empire et de la gloire militaire. On lui sut gré de cet effort.

Roland revint lentement au château de Neuil. Il chercha Charlotte et la trouva au salon. Ses traits altérés disaient sa souffrance; une douleur infinie était répandue sur toute sa personne; les yeux secs ne pleuraient point.

—Adieu! lui dit-elle d'une voix ferme, assurée qu'elle l'aperçut.

—Adieu?.... demanda Roland, anxieux, presque troublé devant elle.

—Oui, je pars; je ne resterai pas ici une heure de plus; je me reprocherais de vous y retenir. Songez à ceux qui vous attendent.

—Personne ne m'attend, répondit le comte d'une voix brisée.

—Personne? Je vous demande pardon alors, je m'étais trompée.

—Vous vous trompiez, mademoiselle.

Il y avait dans l'accent dont ces mots furent prononcés une telle expression de désespoir que Charlotte frémit. Elle le regarda fixement M. de Lavernaye et s'aperçut des traces profondes que la douleur avait imprimées sur son visage. Elle le vit non point tel qu'il était autrefois, mais bien avec l'expression farouche qui avait épouvanté et éclairé en même temps l'amiral Donnadieu durant leur entretien de la veille.

Une même timidité, une pudeur semblable, gênait ces deux êtres en face l'un de l'autre. Ils ne s'étaient rien dit, aucune impression partagée n'avait fait battre leurs deux cœurs à l'unisson, et cependant Charlotte, en face de Roland, éprouvait une sorte d'embarras, de confusion même, que nul être au monde ne lui avait jamais inspiré.

Le comte de Lavernaye, lui, les bras tombants et collés au corps, le visage pâle, les yeux baissés, ressemblait à un coupable. Coupable, en quoi l'était-il? Il ne savait. Mais en présence de cette femme, d'une nature si élevée, si délicate et si tendre, en qui se réunissaient pour lui toutes les perfections féminines, il se sentait petit, très au-dessous d'elle. Ses propres pensées, en face de ce dentil, ses pensées pleines d'abandon de soi, flétries par une inconcevable faiblesse, ses pensées lui faisaient horreur, le diminuaient, et cependant il ne pouvait les chasser de son esprit. Comme le malheureux, sous les pieds duquel un abîme s'est ouvert tout à coup, il se sentait entraîné vers les profondeurs insondables, en proie au vertige, étendant les bras, ouvrant les mains et ne rencontrant que le vide.

Cet amour, dont il avait fait sa vie, qui était la lumière de ses yeux et l'air de ses poumons, cet amour, disparu tout à coup, il lui semblait que tout était fini, la vie physique et la vie morale. Ceux-là seuls, que les jours succèdent aux jours, que les fleurs refleurissent et que la vie entière ne se sont pas arrêtée quand leur cœur a cessé de battre.

Charlotte, les mains jointes sur ses genoux, sévère dans ses longs vêtements de deuil, la prunelle ardente, le visage pâle, semblait attendre un mot, une parole de Roland.

Celui-ci se taisait.

Mlle de Neuil rompit le silence.

—Nous avons à peine une demi-heure pour causer, dit-elle avec une sorte de froide résolution; dans une demi-heure ceux qui viennent me chercher seront ici.

—C'est décidé, vous partez? s'exclame Roland.

—Je pars, vous le savez. Qui pourrait me retenir ici? Cette demeure est trop vaste, ces hor zons sont trop larges; la pensée libre y peut planer à grandes ailes. Je ne pensera plus désormais!....

—Oui, de chagrin, de douleur!....

—Tout! s'écria Charlotte avec énergie! je suis lassé d'avoir vécu, et fatiguée d'avance des longues années qui me restent à vivre....

—Ah!

—Mais, ne vous y trompez pas, reprit la jeune femme vivement, j'ai un but devant les yeux; j'ai une tâche à remplir. Tant qu'il me restera un signe de vie, je serai dévouée au devoir, le marcheral dans les voies que Dieu m'a ouvertes.

—En vous consacrant à lui, s'écria Roland, en mourant au monde, en offrant au ciel le sacrifice de votre beauté, de votre âme, où j'ai lu, que je connais tout entière!

—Vous me devinez, répondit Charlotte avec un pâle sourire; depuis cinq ans, n'ai-je pas appris à soigner les blessés?

Roland pencha la tête et garda le silence.

Charlotte reprit d'une voix qui tremblait un peu, mais que la volonté rendait ferme :

—Je vous croyais bien heureux!

—Vous me croyiez heureux! s'écria Roland avec une expression désespérée. D'où vous venait cette pensée?

—Je ne sais pas.... Quand vous avez passé cette journée ici, il m'avait semblé que vous cachiez quelque chose à Robert.

—En effet.

—Quelque chose d'heureux pour vous, car vous aviez le cœur léger, l'air joyeux. Vous êtes triste aujourd'hui, cela se comprend; votre meilleur ami n'est plus de ce monde.... Mais ce n'est pas seulement de la tristesse que je lis sur votre visage, c'est du découragement, du désespoir.

—Vous ne vous trompez pas!

—Dites-moi cette douleur.

—Ah! jamais! exclama Roland, l'œil fixé sur Charlotte et subitement épouvanté de la confidence que la jeune fille solicitait de lui.

—Jamais, répéta Charlotte avec un pâle sourire; voilà un grand mot. Gardez votre secret. Où cependant pouvait-il être mieux placé que dans le cœur d'une amie comme moi?

—Pardonnez, je ne puis. Ah! Charlotte, que vous me faites de mal en me forçant malgré moi à me souvenir, en évoquant devant moi une pensée les sombres images qui la hantent, qui me brisent, qui me déchirent, qui me torturent!

—Alors, Roland, c'est à vous de me pardonner.

Le comte de Lavernaye, emporté par un mouvement involontaire dont il ne calcula point la portée, fléchit le genou et colla ses lèvres sur la main que Charlotte lui abandonna.

De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il se releva vivement.

—Je pars! s'écria-t-il; la demi-heure est passée.

—Un mot encore, demanda Charlotte avec une sorte d'embarras peu habituel à sa nature franche et loyale.

Et comme Roland la regardait étonné :

—Oui, reprit Charlotte, mon frère est mort en vous écrivant; j'ai là une lettre pour vous. Cette lettre, je l'ai lue; la voici.

Elle tendit à Roland une feuille de papier pliée en quatre. Roland l'ouvrit lentement et lut à voix basse avec une émotion profonde ces dernières lignes que le mourant avait tracées, non point comme l'expression de sa dernière volonté, mais comme un vœu cher à son âme, comme le suprême désir de sa vie :

"J'ai un vague pressentiment, mon cher Roland, que la fin est proche. Dieu garde pour ceux qu'il aime cette divination qui lui permet de se mettre en règle avec lui et de penser aux intérêts sacrés de ceux que nous laissons derrière nous. Moi, je quitte la meilleure part de moi-même, une sœur et une amie qui a résumé en elle toutes les grâces et toutes les vertus de la femme. Je te convieus, Roland, de rêve que j'ai quelque chose dont tel, que je t'en prie, tu devinerai.

"Je te laisse Charlotte. Si ton cœur est libre, si tu peux l'aimer, aime-la. Ce sera